et qui devait se célébrer le lendemain ? Comment dire au fiancé plein d'amour et d'impatience : *Je ne veux plus de vous... reprenez votre parole et rendez-moi la mienne ?...* De quel prétexte colorer ce caprice étrange, cette versatilité subite et incompréhensible qui, vis-à-vis de Lascars, passerait à bon droit pour le plus sanglant, pour le plus immérité de tous les outrages ? Quelle faute, en effet, le baron avait-il commise pour démeriter ? Ne s'était-il pas montré, dès le premier jour, un modèle accompli de toutes les qualités sérieuses et brillantes ? Générosité chevaleresque, courage, loyauté sans tache, dévouement sans bornes, il possédait ces nobles vertus ! Il ne lui manquait rien de ce qu'une jeune fille peut ambitionner dans l'homme dont elle portera le nom...

Il n'était point de ceux qu'on chasse, à son gré, comme des laquais... Il y aurait, de sa part, révolte... il interrogerait ; il exigerait une explication... Que lui répondre ? Était-il possible de dire à ce galant homme, à ce gentilhomme :

—J'ai rêvé que je serais malheureuse avec vous, en conséquence, je vous repousse après vous avoir accepté, et j'attends, pour lui confier mon avenir et mon bonheur, un homme que je n'ai vu qu'une fois, un homme dont j'ignore le nom, et qui, selon toute apparence, ne se souvient même pas que j'existe.

Et madame Audouin !... Quelle douleur serait la sienne ! La rupture d'un mariage qu'elle appelait de tous ses vœux et qui devait combler ses plus chères espérances, n'allait-elle pas lui porter un coup funeste et peut-être mortel ?... De quelle force surhumaine Pauline ne devrait-elle pas être douée, pour résister aux larmes, aux gémissements, aux supplications de l'excellente femme qui lui avait donné, depuis son enfance, tant de preuves d'une inaltérable affection ? Ces pensées confuses, et bien d'autres encore qui tiendraient trop de place en ces pages, s'agitaient tumultueusement dans le cerveau de l'orpheline, comme les feuilles sèches que le vent d'automne fait tourbillonner.

—Ah ! murmura Pauline en s'arrêtant machinalement, il me semble que je deviens folle...

Elle se trouvait en ce moment près d'un banc de pierre grossièrement construit, placé sur le bord de la route, sous l'ombrage d'un orme deux fois séculaire. Elle se laissa tomber sur ce banc ; elle appuya ses coudes sur ses genoux, prit sa tête entre ses deux mains, et s'efforça de calmer, par la réflexion, le désordre inquiétant de son esprit. Ce fut une vaine tentative. La lumière ne se fit point au milieu du chaos que dominait une seule idée, celle de s'obstiner dans une résistance inflexible et de ne se point laisser entraîner à l'abîme c'est-à-dire au mariage.

—Je me garderai pour LUI... disait la jeune fille à demi-voix, sans presque avoir conscience de ses paroles. Il reviendra, j'ai la certitude qu'il reviendra. Dans mon rêve il me l'a promis... Au bout de quelques minutes, elle ajouta : Décidément je deviendrais folle si je continuais à penser. Je remets l'avenir entre les mains de Dieu... C'est lui qui m'a dicté ma résolution... il me donnera la force de l'accomplir...

L'orpheline quitta le banc de pierre, et elle allait se remettre en marche lorsque son attention fut sollicitée par un bruit soudain et un mouvement inaccoutumé. Un valet en livrée verte galonnée en or, portant un chapeau lampion à coque de rouge, une culotte blanche de peau de daim et de hautes bottes à l'écuillère, passait devant la jeune fille au plus rapide galop d'un cheval normand de haute taille. Ce valet, venant du côté de Saint-Germain et se dirigeant vers Paris, servait de coureur à un équipage d'une richesse et d'une élégance merveilleuses, qu'il précédait de cent cinquante ou deux cents pas. C'était une voiture découverte, attelée en poste à quatre chevaux couverts de gielots, et conduits par deux postillons en livrées pareilles à celle du coureur. Le manteau d'hermine de la pairie s'étalait au milieu des panneaux, supportant des armoiries doubles, timbrées de la couronne ducal. Deux grands laquais, galonnés sur toutes les tailles, se tenaient debout sur l'arrière-train. Tout cela menait grand tapage et filait comme la foudre. Pauline n'était point de ces filles d'Eve que la vue d'un luxe princier remplit de trouble, d'admiration et d'envie... En ce moment surtout, que lui importait la splen-

deur d'un équipage aristocratique ? C'est à peine si elle se sentait disposée à faire l'aumône d'un regard distrait aux actions magnifiques de ces chevaux impétueux, aux dorures de ce carrosse éblouissant, aux livrées des postillons et des laquais. Et cependant, à l'instant précis où l'attelage glissa devant elle avec un train de locomotive, ses yeux s'agrandirent et prirent une étrange expression de stupeur douloureuse ; elle poussa un gémissement sourd, et, perdant l'équilibre comme une fleur dont on vient de briser la tige, elle tomba sur le bord de la route, évanouie, les épaules appuyées au banc de pierre à côté duquel elle se trouvait, et qui l'empêcha de rouler dans la poussière. La pauvre enfant venait de voir et de reconnaître, au fond de ce carrosse princier, et à côté d'une jeune femme d'une grande beauté, le gentilhomme inconnu de la nuit du 30 mai !

—Il est marié ! s'était-elle dit. Rêve menteur, tu m'as fait bien du mal !...

Et elle avait perdu connaissance.

Un quart d'heure, tout au plus, après le départ de Pauline pour Bougival, Lascars vint frapper doucement à la porte du jardin de la maisonnette, et cette porte lui fut ouverte par la gouvernante, qui n'avait point encore constaté l'absence de sa pupille chérie, et qui fit, en voyant le visiteur, un geste de joyeux étonnement.

—Si matin, monsieur le baron !... s'écria-t-elle.

—Trop matin, n'est-il pas vrai, chère madame Audouin ? répliqua Lascars avec un sourire.

—Oh ! monsieur le baron, je ne dis pas cela...

—Vous ne le dites pas, chère madame Audouin, mais vous le pensez, ce qui revient au même.

—Il est certain, monsieur le baron, que nous ne vous attendions qu'un peu plus tard.

—Dois-je me retirer ?

—Par exemple ! que Dieu vous en garde !... Vous êtes toujours le bienvenu, vous le savez du reste... Et, d'ailleurs, la veille du mariage, un fiancé doit avoir quelques petits privilèges... Je n'ose cependant vous prier de déjeuner avec nous, car je crois qu'en vérité nous aurions trop peu de chose à vous offrir...

—J'ai déjeuné tout à l'heure à Bougival.

—Ah ! vous avez déjeuné. Tant mieux... Vous venez donc de Bougival, monsieur le baron ?

—Oui, par eau. Je viens de descendre la Seine dans ma barque. J'étais allé prier monsieur le tabellion de vouloir bien se rendre ici, dans l'après-midi, avec ses papiers timbrés ?

—Le tabellion ?... qu'a-t-il à faire chez nous, s'il vous plaît.

—Une chose très importante. Il doit vous donner lecture du contrat de mariage et le présenter à la signature de notre chère Pauline.

—Un contrat de mariage, était-ce bien utile ?

—Sans doute, puisque cet acte établit une communauté parfaite d'intérêts entre Pauline et moi, de telle sorte que l'un de nous ne saurait posséder quoi que ce soit qui n'appartienne également à l'autre.

—Mais, monsieur le baron, fit observer timidement madame Audouin, vous savez que la chère enfant ne possède absolument rien.

—Certes, je le sais...

—Eh bien ?

—Eh bien, c'est justement à cause de cela, et parce que moi je suis riche, que je veux établir entre nous cette absolue communauté dont je vous parlais à l'instant.

—Ah ! monsieur le baron... ah ! mon cher enfant... balbutia-t-elle, quelle générosité !... quel désintéressement !... quelle grandeur !...

—Chut ! chut ! bonne madame Audouin, dit Roland avec vivacité, pas un mot de plus à ce sujet, je vous en supplie... J'agis comme je dois agir, et mon mérite est fort médiocre, je vous le jure...

—Allons, puisque vous le voulez absolument, je me tais... Mais vous ne m'empêchez pas de vous élever un autel dans mon cœur, homme incomparable !... Ah ! non, vous ne m'en empêchez pas !

—Puis-je voir Pauline ?

—Sans aucun doute... Elle doit être prête... Je vais la chercher.

Et madame Audouin se dirigea vers la maisonnette, en appelant :

—Pauline... Pauline...

Aucune réponse ne fut faite aux appels réitérés de madame Audouin, et cela pour la meilleure de toutes les raisons.

La digne femme, fort intriguée du silence de Pauline, entra dans la maisonnette, la trouva vide, et en ressortit aussitôt avec un visage sur lequel se peignaient l'étonnement et l'inquiétude.

—Elle n'est pas là... murmura-t-elle.

—Vous en êtes sûre ? demanda vivement Lascars.

—Que trop !... la maison est petite... il n'y a pas moyen de s'y cacher.

—Où peut-elle être ?

—Je cherche vainement à le deviner... elle était au jardin, il y a tout au plus dix minutes, causant avec moi... Je lui ai fait observer que l'heure s'avavançait, que vous arriveriez bientôt, et qu'il lui restait juste le temps de faire sa toilette... Là-dessus elle m'a quittée... je la croyais là, j'aurais mis ma main au feu qu'elle pouvait m'entendre...

Mademoiselle Talbot, dit Lascars d'un ton un peu rogue, a-t-elle donc l'habitude de sortir ainsi seule, le matin, sans vous prévenir ?...

—Jamais ! s'écria madame Audouin, ni le matin, ni à midi, ni le soir.

—C'est étrange ! dit Lascars.

—Attendons un peu, dit madame Audouin toute tremblante, je sais bien, moi, qu'elle va revenir.

Cinq minutes, puis dix, puis un quart d'heure s'écoulèrent dans cette attente qui semblait bien longue aux deux personnages debout sur le seuil de la maisonnette du Bas-Prunet. En ce moment passa le coureur qui précédait le carrosse dans lequel se trouvait le marquis Tancrède d'Hérouville, puis arriva ce carrosse lui-même. Lorsque l'équipage ne fut qu'à une faible distance, Lascars, craignant d'être aperçu par quelques seigneurs de ses anciennes connaissances abaissa son chapeau sur ses yeux et se retourna à demi, mais il ne lui fallut qu'un coup d'œil, au moment où la voiture se trouvait en face de lui, pour reconnaître celui dont il s'était déclaré l'ennemi mortel et qu'il avait voulu faire lâchement assassiner au bac du château de Randan. Tout son corps tressaillit de haine, un double éclair jaillit de ses yeux ; pendant une seconde il oublia Pauline, et ses lèvres marmurèrent, avec une expression infernale :

—Ah ! si j'étais seul sur cette route et si je tenais un fusil ! mais, patience ! mon jour viendra !

L'équipage disparut dans la poussière qu'il soulevait, et Lascars, secouant ses aspirations homicides, revint à ses premières pensées, à ses fâcheuses préoccupations.

—Madame Audouin, fit-il tout à coup, savez-vous que je commence à craindre un malheur.

—Un malheur ! s'écria la gouvernante, un malheur, grand Dieu, monsieur le baron ! et lequel ?

—Je n'en sais rien, mais je tremble... j'ai des pressentiments manifestes... L'absence de mademoiselle Talbot se prolonge, vous le voyez, au delà de tout ce qu'il était raisonnablement possible de supposer.

—Que faire ?

—Allons à la recherche de Pauline.

—Où ?

—Marchons au hasard, puisque le hasard peut seul nous guider.

—Vous avez raison... toujours raison, monsieur le baron. Mieux vaut cent fois aller à la rencontre de la chère petite, que de l'attendre ici en nous brûlant le sang comme nous sommes en train de le faire.

Lascars et madame Audouin pouvaient tourner à gauche ou tourner à droite, prendre la direction de Saint-Germain ou celle de Bougival ; le hasard leur fut favorable et les conduisit du côté de Bougival. Après un quart d'heure environ de marche silencieuse, le baron fit entendre une sourde exclamation.

—Qu'y a-t-il ? demanda vivement la gouvernante.

—Ne voyez-vous pas comme moi, là-bas, sous les arbres, quelque chose qui ressemble à un corps de femme étendu au bord de la route ? regardez, regardez.